
Olivier Christin (dir.) - Dictionnaire des concepts
nomades en sciences humaines (Héloïse Hermant)

Héloïse Hermant



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6327>

DOI : 10.4000/cdlm.6327

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2011

Pagination : 349-353

ISBN : 978-2-914-561-55-6

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Héloïse Hermant, « Olivier Christin (dir.) - Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines (Héloïse Hermant) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 83 | 2011, mis en ligne le 15 juin 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/6327> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.6327>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Olivier Christin (dir.) - Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines (Héloïse Hermant)

Héloïse Hermant

RÉFÉRENCE

Olivier Christin (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010, 464 p.

- 1 Le *Dictionnaire des concepts nomades en science humaines* ne vise ni à l'exhaustivité, trop souvent assimilée à une attestation de scientificité, ni à l'universalité ; il ne poursuit aucun but normatif et ne cherche pas à dresser un état des lieux des sciences sociales, émietté en rubriques. C'est déjà dire son originalité et sa spécificité au sein d'un paysage éditorial où foisonnent depuis quelques années encyclopédies, dictionnaires et lexiques en tout genre.
- 2 Le projet défendu par Olivier Christin, spécialiste d'histoire religieuse du début de l'époque moderne, actuellement professeur à l'Université de Neuchâtel, est tout autre. Il s'inscrit dans une initiative de longue haleine, conçue par Pierre Bourdieu et portée par la collaboration interdisciplinaire de chercheurs issus de nombreux pays, afin de tisser un espace européen de recherche en sciences sociales. Prenant acte des entraves et des filtres culturels et linguistiques qui gênent, jusqu'à l'empêcher parfois, la circulation transnationale des idées émanant d'écosystèmes intellectuels ou intellectuels particuliers, les chercheurs réunis par Olivier Christin autour de cette belle entreprise ne cèdent nullement à la fausse solution que constitue la traduction approximative des notions. Bien au contraire, les intraduisibles leurs offrent un point de départ pour objectiver les usages des concepts et pour mieux cerner les impensés des sciences sociales. Répondant à l'invitation de Pocock qui, dans les années 1960, suggérait de faire une histoire sociale du vocabulaire de l'histoire social, recueillant

l'héritage de la sémantique historique des années 1970 et celui des *Geschichtliche Grundbe-griffe*, les contributeurs jouent le jeu d'une démarche authentiquement comparatiste qui prend en compte les conditions d'émergence et de circulation de certains vocables et, en dernier ressort, l'historicité d'un langage capable de façonner puis de cristalliser les rapports de forces dans un champ politique ou disciplinaire donné. Le dictionnaire des concepts nomades se veut un outil d'objectivation critique exhumant l'inconscient de schèmes cognitifs sinon arbitraires, du moins indissociables d'une contingence sociohistorique. Le volume cherche donc à pointer les impensés des catégories nationales de pensée qui naturalisent des concepts fossilisés dans le langage en restituant les inflexions et autres divagations de sens de ces notions à travers les époques.

- 3 Les vingt-cinq notices proposées au lecteur constituent autant de cas d'espèce qui livrent la genèse des concepts remis sur le métier à tisser. Elles retracent les luttes sociales, politiques et scientifiques ayant constitué les conditions d'apparition, d'imposition et de sédimentation langagière de ces vocables, sans oublier leur transfert d'une langue à une autre, d'une tradition intellectuelle à une autre, d'une tradition scientifique à une autre. En effet, un des enjeux, et pas le moindre, de ce dictionnaire, est de combattre à la fois l'idée d'un « génie des langues » et celle d'un « pantextualisme qui ne reconnaît l'existence de ce qu'il appelle la "réalité" que du bout des lèvres » (p. 20), afin de rendre manifestes « les présupposés qui conduisent dans un champ académique ou une discipline à poser tel type de question et non tel autre, à engager telle enquête et non telle autre » (p. 23).
- 4 Ce travail de dénaturalisation, de décentrement et d'historicisation du lexique des sciences humaines élargit au maximum le corpus langagier sans discrimination dans le choix des objets et des titres des notices. Les noms communs y côtoient des expressions idiomatiques, des vocables issus du langage quotidien ou du langage savant, voire des latinismes, ou encore des notions renvoyant tantôt à une réalité concrète tantôt à un concept abstrait. Seule importe l'exemplarité de la démarche orchestrée au sein de chaque enquête. Au-delà de l'hétérogénéité revendiquée des entrées de ce dictionnaire, on peut opérer des regroupements. Ainsi, certaines notices renvoient à une période chronologique (Haut Moyen-Âge, Histoire contemporaine, etc.); d'autres sont des syntagmes désignant des manières de dire, de classer, de penser et d'imposer les groupes sociaux et culturels (Avant-garde, cacique, *intelligencija*, junker, mouvement ouvrier, etc.); certaines correspondent à des concepts forgés par les sciences sociales (absolutisme, opinion publique, etc.); certaines relèvent des sciences de l'État et du savoir administratif (administration, moyenne, frontière, droit musulman); d'autres encore sont des catégories liées au religieux (confession, laïcité); d'autres enfin s'apparentent à des constructions idéologiques imposant un sens et un ordre (Ancien Régime, Occident, etc.). Il va de soi que l'on peut dessiner d'autres constellations de vocables en s'appuyant cette fois sur une classification fondée sur les modalités de dénaturalisation des concepts. C'est ce que nous proposons de faire à présent, à partir de quatre exemples qui nous paraissent susceptibles de donner une idée de ce que chacun pourra glaner dans ce volume, au gré de lectures personnelles.
- 5 Olivier Christin propose de rehistoriciser la notion d'Ancien Régime dans un esprit critique en « nouant histoire des conditions d'apparition et d'utilisation de l'expression [...], d'une part, et histoire de sa fortune politique et scientifique au XIX^e siècle, d'autre part, et en dévoilant par là les effets doublement structurants qu'eut cette invention

lexicale et idéologique qui obligea les acteurs du XIX^e siècle à rejouer sans cesse les affrontements fondateurs de la Révolution » (p. 56). Il commence par reprendre les conclusions de François Furet. L'historien de la Révolution française avait justement souligné que le vocable « Ancien Régime » correspondait à l'invention discursive d'un passé qu'il fallait rejeter en bloc pour construire un homme nouveau. Il s'agit donc d'une « notion consubstantielle à la Révolution et qui en exprime l'envers » (p. 51). Or, la mise en regard des dictionnaires français d'une part et étrangers de l'autre, révèle la difficulté qu'il y a à assigner un contenu précis à ce nouveau syntagme. Est-ce un mode d'administration ? Un principe de gouvernement interne au palais ? Peu à peu, le vocable s'enrichit et en vient à désigner une forme de gouvernement de l'État et de la société. L'extension en aval des bornes chronologiques octroyées à l'Ancien Régime par les révolutionnaires eux-mêmes, qui rejettent leurs propres balbutiements dans cet âge sombre, avant l'instauration de la République, alloue une dimension dynamique à notre notion qui incarne alors non seulement un passé révolu mais une menace présente, une virtualité du politique à écarter. Dans un second temps intitulé « les voyages d'une "évidence nationale" », l'auteur étudie la façon dont le terme « Ancien Régime », qui désigne pourtant une réalité française, a fait parfois l'objet de multiples importations au point de désigner parfois des épisodes de l'histoire suisse, italienne, ou allemande et souvent des réalités autres que politiques en se plaçant sur un terrain démographique ou économique. Selon Olivier Christin, « en étendant la validité du concept au-delà de l'exemple français, ces dictionnaires [européens] entendent donc se livrer à une opération complexe qui l'émancipe des usages indigènes et donc des acteurs historiques » (p. 61). La périodisation en histoire semble donc non seulement issue d'un contexte idéologique et scientifique précis, mais elle paraît aussi conditionnée par la langue qui en véhicule l'expression. Le détour par le comparatisme s'impose donc comme un instrument imparable de mise à distance critique et d'objectivation du lexique car il dévoile les inconscients méthodologiques enracinés dans un cadre national.

- 6 La notice « Confession » offre un observatoire intéressant pour analyser comment la polysémie d'une notion se traduit par des configurations sémantiques différentes d'un pays à un autre, selon que l'on privilégie un des sens possibles ou qu'on écarte certaines acceptions au profit d'autres. Le contenu des confessions, mais aussi le terme même, occupe ainsi le centre de débats confessionnels et historiographiques qui connaissent des fortunes diverses selon qu'on considère le cas français ou le cas allemand. Ces débats permettent de restituer les modalités selon lesquelles un concept gagne une caution scientifique et fait son entrée dans le langage savant. Naïma Ghermani rappelle qu'au XVI^e siècle, le sens de confession qui s'était alors réduit à celui d'aveu des péchés, s'enrichit brusquement dans le contexte de l'émergence de la Réforme. La communauté luthérienne en formation doit se donner une identité, se différencier d'autres courants protestants et s'inscrire dans un territoire dans les termes énoncés par la paix d'Augsbourg. Le terme *confessio* en vient donc à désigner, dans l'espace germanique, un corps doctrinal et une référence juridico-administrative. Le vocable *religio*, lui, revêt le sens de groupe confessionnel. On ne peut qu'être frappé du contraste avec le cas français qui continue à entendre confession comme l'aveu des péchés. Naïma Ghermani explique cette discordance par le triomphe de l'Église tridentine dans cette aire géographique, triomphe qui implique un effacement des protestants de l'espace public et du domaine juridique, sanctionné par l'Édit de Nantes à l'origine du clivage durable entre le sujet et le croyant en France. Dans un dernier temps, l'auteur démontre

comment, dans les années 1880, dans le cadre du *Kulturkampf* sous l'égide de Bismarck, le mythe de la mission protestante de la Prusse entraîne une alliance du trône et de l'autel au détriment du catholicisme relégué aux marges et dénoncé comme vivier d'ennemis de la nation soumis au pape. La réinterprétation de la Réformation et de son rôle dans l'essor de la modernité devient un enjeu pour les acteurs institutionnels du Reich, mais aussi pour les acteurs du champ académique qui connaît à la fin du XIX^e siècle un bouleversement scientifique avec la réorganisation des savoirs et l'avancée des recherches en sociologie des religions. Ainsi, selon Naïma Ghermani, c'est une triple conjonction qui rend compte de l'épaississement sémantique de la notion de confession qui, avec l'apparition dans les dictionnaires du terme « *Konfession* » renvoie à un groupe confessionnel dont les options religieuses se traduisent par des pratiques sociales et économiques : l'héritage du confessionnalisme du *Kulturkampf*, l'élaboration d'outils scientifiques d'objectivation historique et enfin l'ancrage des problématiques académiques dans les sciences sociales.

- 7 La notion d'Occident permet, selon Claude Prudhomme, d'analyser la relativité de nos catégories géoculturelles, puisque cette création intellectuelle constituerait un masque de la « domination culturelle sous prétexte de la pluralité des civilisations » (p. 343). Dans ce but, l'auteur propose de tisser une histoire des usages de ce mot en fonction des contextes et des époques. L'auteur souligne d'abord l'ambiguïté originelle du vocable dont l'étymologie latine (*occidere*) renvoie à la fin d'un cycle dont il n'est pas précisé si elle est définitive ou si elle annonce un renouveau. Les langues latines ne possèdent donc qu'un seul terme pour évoquer une telle polysémie alors que les langues anglo-saxonnes, fortes de plusieurs substantifs, peuvent exprimer des nuances opposant ainsi « *western* » et « *occidental* » pour l'anglais. Partant de ce constat, Claude Prudhomme montre que, de l'Antiquité au XIX^e siècle, la notion d'Occident a été employée de façon pragmatique comme une simple position géographique dénuée de jugement de valeur. Une étude de la cartographie révèle ainsi la conscience du caractère conventionnel de l'occupation respective de l'Occident et de l'Orient sur les planisphères. L'axe Orient/ Occident apparaît comme une orientation utile mais celle-ci ne dote le monde d'aucune signification particulière. C'est au XIX^e siècle que les choses changent. L'Europe tente alors d'organiser le monde en imposant une classification en fonction de la domination qu'elle impose. Voici venu le temps de l'essentialisation de l'Occident (assimilé à l'Europe) et de la hiérarchisation des civilisations. Ce mouvement s'accompagne souvent d'une dérive ethnocentriste et raciste qui attribue la supposée supériorité de l'Occident à des facteurs démographiques et biologiques, dérive qui prend parfois aussi une coloration culturaliste attribuant la prédominance du modèle européen à la puissance de son fondement religieux ou philosophique. Le modèle a fait long feu, mais il résiste mal aux critiques qui pointent des incohérences criantes et inadmissibles. En effet, l'effort pour caractériser l'Occident et sa civilisation en l'enfermant dans un espace clos a failli. Avec l'effondrement de l'URSS, la mondialisation, la proximité culturelle de l'Europe et de l'Amérique du Nord, les coups de boutoir des historiens et des anthropologues qui dénoncent les prétendues aptitudes de l'Occident à porter la modernité, Claude Prudhomme souligne qu'on ne peut plus rabattre la culture occidentale sur la culture européenne, pas plus qu'on ne peut réduire l'Europe et l'Occident à un avatar du christianisme ou des Lumières. Comment alors expliquer la persistance de ce substantif dans le vocabulaire courant ? L'auteur signale que cet « Occident hors sol » (p. 350) est devenu « l'axiome organisateur d'une vision du monde » (p. 357) qui n'appartient plus aux seuls occidentaux et offre des outils pour penser la

mondialisation. En un mot, l'Occident est aussi « l'Occident des Autres » (p. 357). Il constitue une catégorie de pensée qui permet, aux Africains par exemple, de dépasser une lecture ethnique, territoriale ou religieuse de l'étranger ; la notion incite à s'interroger sur ce qui est universel et ne renvoie pas uniquement à l'Occident tel que les siècles précédents l'ont défini. Alors que faire avec cette notion délicate à manier, propice aux dérapages, mais qui demeure indispensable pour désigner une série de caractéristiques culturelles qui se diffusent dans le monde ? Claude Prudhomme propose de recevoir des néologismes sur le modèle de la langue allemande, afin de se donner les moyens de séparer les champs lexicaux et les usages, et, en dernier ressort, d'arracher la notion à une emprise idéologique.

- 8 On l'aura compris, en prenant toute la mesure du poids des héritages sociopolitiques, académiques et langagiers qui structurent et alourdissent notre pensée, ce dictionnaire met à la disposition du lecteur un ensemble de réflexions stimulantes et éclairantes qui, espérons-le, permettront un réel dialogue des sciences sociales européennes.